Massimo Carlotto

À la fin d'un jour ennuyeux

Métailié
NOIR

Extrait de la publication

Ruby Rubacuori* nous l'a appris :
baiser les puissants n'est pas délit
(écrit en bleu sur un mur de Padoue)

* Très jeune prostituée dont la liaison avec Silvio Berlusconi est à l'origine d'un scandale d'État en Italie. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

À la fin d'un jour ennuyeux

À la fin d'un jour ennuyeux, l'avocat Sante Brianese, par ailleurs député de la République, fit son entrée à la Nena de son pas décidé habituel. Un instant après apparurent sur le seuil sa secrétaire et son factotum. Ylenia et Nicola. Beaux, élégants, jeunes, souriants. On les aurait dits sortis d'une série télévisée américaine.

C'était l'heure de l'apéritif, un va-et-vient continu de gens, de verres et d'amuse-gueules. À l'extérieur, des poêles en forme de champignon réchauffaient une nombreuse compagnie de fumeurs. Je connaissais presque tout le monde. Au fil des ans, j'avais sélectionné la clientèle avec une patience de bénédictin. Dans mon établissement ne circulaient ni coke, ni putes, ni connards, et je payais un type, qui s'était foutu la cervelle en l'air à force d'anabolisants, pour rester discrètement à la porte et bloquer l'entrée aux vendeurs de fleurs, de briquets et de pacotille variée. À la Nena, on n'entrait que si on avait envie de dépenser ce qu'il fallait pour jouir d'une atmosphère tranquille, raffinée mais en même temps "piquante et amusante". Le matin, de 8h à 10h, nous offrions des thés de grande qualité, des croissants odorants et des cappuccinos dont le lait arrivait directement d'un village des Dolomites. De 12h30 à 13h, le déjeuner : léger et tonique pour les employés et les professions libérales, minimaliste et végétarien pour les gros tas éternellement au régime ou bien somptueux, quoique respectueux des traditions vénètes,

Extrait de la publication

pour les représentants et les clients qui n'étaient pas obsédés par leur ligne. L'apéritif vespéral commençait à 18h45 et le dîner à 19h30. Pour le commun des mortels, la cuisine fermait à 22h30. Pour des gens comme Brianese, l'établissement était toujours ouvert.

L'avocat s'assit à sa table habituelle et sa serveuse préférée s'empressa de lui apporter l'habituel verre de bulles précieuses que depuis onze ans je lui servais gratuitement. Puis, comme toujours, les clients firent la queue pour présenter leurs hommages rituels à leur élu. Pas tous. Autrefois, il n'y aurait pas eu d'exceptions, mais son parti risquait sérieusement de perdre les élections régionales en faveur des "padanos", c'est comme ça que leurs alliés les appelaient affectueusement, et certains annonçaient déjà discrètement qu'ils passaient du côté des futurs maîtres. Brianese, avec son habituel sourire imprimé sur le visage, accueillit les manifestations de fidélité et prit note des défections. À la fin, ce fut mon tour. Je me versai un prosecco, sortis de derrière le comptoir et m'assis à ses côtés.

– Toujours aussi dur, à Rome ? demandai-je.

Il haussa les épaules.

– Pas plus que d'habitude. Le vrai bordel, maintenant, c'est ici, répondit-il en observant ses collaborateurs en train de bavarder avec diverses personnes.

Entre une plaisanterie et un ragot, ils tentaient de récupérer les déçus. C'était leur travail et ils le faisaient bien, mais l'issue était de toute façon évidente. Il fallait attendre le scrutin pour évaluer exactement la portée de la défaite et les dégâts collatéraux dans le secteur des affaires. Puis il se tourna vers moi et me fixa droit dans les yeux.

– Je dois te parler.

– Quand vous voudrez, maître.

Extrait de la publication

– Pas maintenant, j'attends des invités. Nous serons quatre et nous avons besoin du "petit salon".

C'était le carré VIP de la Nena, à la disposition totale de Brianese et des comités d'affaires ou des cliques qu'il contrôlait. Du menton, je montrai Ylenia et Nicola. Brianese secoua la tête.

– Non, eux, ils rentrent chez eux. Je dois rencontrer trois constructeurs.

– J'avertis Nicoletta ?

– Je suis certain que ces messieurs apprécieront.

Je retournai derrière le comptoir et pris dans un tiroir le mobile que j'utilisais exclusivement pour communiquer avec elle.

Nicoletta Rizzardi était une vieille amie. Une des premières personnes que j'avais connues quand j'étais venu m'installer en Vénétie. Pendant une brève période, nous avions même été amants. Un superbe morceau, mince, grande, et avec deux gros nichons blancs comme le lait. Seule depuis de nombreuses années, fumeuse acharnée et adepte des foulards excentriques et coûteux qu'elle portait avec une grande désinvolture, à l'époque elle s'occupait de grandes griffes. Rigoureusement contrefaites. Puis était arrivée la concurrence des noirs qui vendaient les mêmes pièces qu'elle dans la rue et elle avait dû changer de secteur pour se contenter d'une franchise de lingerie moyenne gamme. Les revenus n'étaient pas les mêmes et elle avait tenté d'en vivre jusqu'à ce que je lui offre d'être mon associée dans une certaine affaire qui, dès le début, s'était révélée géniale et profitable pour nous deux.

L'idée m'était venue en bavardant avec Brianese. L'avocat se plaignait que désormais, dans ce pays, les personnages publics ne jouissaient plus ni de liberté ni de vie privée. Le ragot était devenu le sport national et aucun homme politique ne pouvait plus s'amuser sans risquer de

Extrait de la publication

se voir traîné dans la boue par les journaux. Une innocente transgression pouvait devenir la pierre tombale d'une carrière. Peut-être pas en Lombardie ou à Rome, où les députés qui se retrouvaient impliqués dans des affaires de sexe et de cocaïne étaient dédouanés par leurs collègues de parti, qui invoquaient l'"éloignement forcé de leurs familles", mais en Vénétie, la règle, c'était : "Tu peux faire ce que tu veux, mais il ne faut pas te faire choper, sinon tu es fini." Le vrai problème, c'était les escort-girls, devenues partie intégrante des affaires mais dont la fiabilité n'était pas garantie. Désormais, il était impensable de conclure un marché public, fût-ce la construction d'un misérable rond-point, sans un pourcentage payé en nature, la corruption avait changé et ceux qui se contentaient d'argent étaient considérés comme des minables. Femmes et enfants, s'ils le pouvaient, essayaient eux aussi de rafler quelque chose : la nouvelle tapisserie de la villa ou le mini coupé japonais. Tout le monde voulait un petit cadeau en plus pour se consoler d'être corrompu. Sauf que les call-girls étaient devenues terrain de chasse des juges et des journalistes et que ces poules ne réussissaient pas à garder bouche cousue, elles n'avaient pas encore compris que les téléphones peuvent être écoutés, et si l'occasion se présentait, elles se précipitaient dans les talk-shows pour aggraver la situation.

Brianese avait parfaitement raison. J'avais travaillé un moment dans une boîte de lap-dance et je connaissais bien la mentalité des filles qui se mettaient sur le marché.

J'avais donc mis à profit mon expérience en organisant un petit mais très sûr réseau de putains déguisées en escort à disposition de Brianese et de ses amis.

Jamais plus de quatre à la fois, toujours des étrangères privées de contacts locaux, invariablement remplacées au bout de six mois. Des Vénézuéliennes, des Argentines, des Brésiliennes aux traits européens et de préférence issues de

Extrait de la publication

l'immigration italienne. Et enfin une Chinoise pour la touche exotique.

En trouver une correcte était la partie la plus difficile. J'avais un contact à Prato* qui, pour le choix, me mettait à disposition celles destinées à travailler en appartement. Sauf que les Chinois mettaient sur le trottoir les femmes qui n'étaient plus rentables dans les ateliers, celles qui ne réussissaient pas à tenir les rythmes de production, et je me retrouvais avec des filles de vingt-deux ans aux mains détruites et tellement épuisées qu'il leur aurait fallu au moins deux mois de soins et de repos pour les mettre en état d'ouvrir les jambes avec une ombre de sourire sur les lèvres. Je devais toujours faire un effort pour réussir à les imaginer maquillées, les cheveux arrangés par un vrai coiffeur et bien habillées. Bref, je ramais dur mais d'un autre côté on ne pouvait plus gérer un réseau de ce niveau sans une Chinoise. Elles mettaient à leur aise les clients les plus exigeants et ceux qui avaient les plus grandes difficultés à exprimer leurs goûts. Nicoletta les avait définies comme "les poupées avec qui nos mecs n'ont jamais joué". Mais ce n'était vrai qu'en partie. En réalité, ce n'était que des esclaves habituées à satisfaire au mieux les demandes de leurs patrons. Les Sud-Américaines, elles, je les faisais venir par l'intermédiaire de Mikhaïl, un quadragénaire russe, grand, gros et rusé comme le diable, homme à tout faire d'une organisation gérée par deux ex-professionnelles napolitaines, liées et protégées par un flic qui avait beaucoup de poids en ville. Mikhaïl me faisait choisir les filles sur catalogue et, quand il planifiait les arrivées, il ajoutait

---

* Commune des environs de Florence, où se trouve la troisième communauté chinoise en Europe après Londres et Paris : c'est là qu'est fabriquée une bonne partie de la maroquinerie et du textile italiens bas de gamme.

Extrait de la publication

les miennes et gardait tout l'argent. Il m'avait déconseillé les Russes, qu'il aurait pu me procurer avec facilité, parce que dans son pays la prostitution était devenue un phénomène incontrôlable. À part les professionnelles, il y avait une armée de femmes de tous âges qui avaient l'habitude de concéder leurs faveurs en échange de petits privilèges, surtout sur les lieux de travail. Une fois insérées dans mon réseau, elles auraient commencé à tenter de travailler à leur compte pour se trouver une position ou un homme disposé à les entretenir.

– Les Sud-Américaines, c'est mieux, avait-il dit. Elles sont moins pénibles. Les putains, tu sais, il faut bien les choisir parce c'est vraiment un tas d'emmerdes.

Le Russe me plaisait, il était correct et prudent. Nous nous donnions rendez-vous sur une grande aire de stationnement du côté de Bologne. Il y avait toujours un tas de gens qui allaient et venaient. Je me garais dans une zone sans télésurveillance, il se glissait dans ma voiture, l'ordinateur sous le bras, et commençait un long monologue sur son nom qui, selon toute probabilité, était faux.

Il prétendait s'appeler Mikhaïl Alexandrovitch Cholokhov, comme l'écrivain qui avait remporté le Nobel en 1965.

– Pourquoi les Suédois ont-ils récompensé un communiste ? se demandait-il chaque fois avec une emphase exagérée. Un dissident, je comprendrais, mais récompenser quelqu'un qui a été deux fois Héros de l'Union soviétique, quel sens ça a ?

– Personne ne se souvient plus de lui, commentais-je.

– Heureusement. Je serais vraiment gêné si quelqu'un s'apercevait que je m'appelle comme ce type. Tu sais que je suis allé en librairie demander son livre le plus célèbre, *Le Don paisible* ?

– Il doit être épuisé, répétais-je comme un disque rayé.

Extrait de la publication

– Une autre chance. Tu penses qu'ils vont le réimprimer ?

– Non. Qui veux-tu qui s'intéresse à un écrivain de l'ère soviétique ? Maintenant, il y a Poutine, d'ailleurs il est très ami avec notre premier ministre.

– Eh bien, il devrait apprendre de Poutine comment on élimine le danger des scandales, rétorquait-il. "Éliminer"… je ne sais pas si tu as compris le jeu de mots…

Il rigolait un bon coup puis allumait enfin l'ordinateur portable qui contenait son catalogue.

– Bien, maintenant, parlons de femmes et d'argent, les uniques merveilles de notre existence.

Je m'étais toujours prêté au jeu parce que Mikhaïl jouait cette saynète pour avoir le temps de vérifier qu'il n'y avait pas de flics en planque.

Chaque fille était photographiée nue dans six poses différentes pour mettre en évidence ses qualités et défauts. Celles qui venaient travailler pour nous avaient de la chance. Elles allaient habiter une confortable maison de campagne et Nicoletta prenait soin d'elles, leur enseignait tout ce qu'elles devaient savoir en fait de tenues, de maquillage, de parfum et de bonnes manières. Quand elles n'étaient pas occupées avec les clients, pour se créer un minimum de couverture, elle les utilisait comme modèles pour son catalogue de lingerie. C'était aussi une manière de faire en sorte qu'elles se sentent différentes et de leur éviter l'ennui qui pouvait les déprimer et leur mettre en tête des pensées préjudiciables aux affaires. Aucune des filles, en fait, n'avait jamais créé de problème et il n'avait jamais été nécessaire de lever la main. Quand mon associée et moi accueillions le nouveau groupe, je faisais en sorte qu'elles remarquent un poing américain en cuivre brillant apparemment oublié sur la table basse. Même les occasionnelles savaient que c'était le pire ennemi des putains.

Extrait de la publication

Les nôtres n'étaient pas bon marché. Cinq minutes ou une nuit, le prix était toujours le même : 2 500 euros dont bien 200 finissaient dans les poches des filles. Mais personne ne s'était jamais plaint, la garantie de confidentialité avait son prix et cet argent, ce n'était pas le client qui le sortait de son portefeuille, cela faisait partie des cadeaux liés aux affaires.

Les règles de sécurité étaient implacables. Pas de drogue, que du champagne. Les mobiles restaient dans les voitures pour éviter qu'un imbécile prenne des photos ou tourne des vidéos embarrassantes. Les rencontres se déroulaient dans diverses villas, réparties dans différentes régions, louées pour de brèves périodes par l'intermédiaire d'une agence immobilière dans laquelle travaillait le frère de Nicoletta. Rarement dans un hôtel. Quand les jeunes femmes n'étaient pas occupées avec les politiciens et leurs amis, elles étaient mises à la disposition de riches industriels étrangers. La logique de l'entreprise était : une seule passe par jour mais sept jours par semaine.

Les filles se berçaient de l'illusion d'être devenues des princesses jusqu'au matin où je les faisais monter en voiture en prétendant les accompagner à une fête en dehors de la ville et, une fois arrivé à Gênes, je les vendais à des truands maltais le double de ce que je les avais payées. Je n'avais jamais demandé ce qu'elles devenaient. Je savais seulement que quelques heures plus tard elles étaient déjà à bord d'un cargo en route pour le Maghreb ou l'Espagne et c'était la seule chose qui m'intéressait.

Dès que les filles, descendues de voiture, se retrouvaient au milieu de ces types louches, dans cet entrepôt crasseux qui abritait le siège de la bande, elles comprenaient tout de suite de quel genre d'arnaque elles avaient été victimes et elles commençaient à se désespérer. Un spectacle vraiment déchirant, qui réjouissait surtout les acheteurs, lesquels

Extrait de la publication

souriaient d'aise et tendaient la main en goûtant à l'avance le plaisir du viol. En outre, ils étaient de la vieille école, fermement convaincus qu'une fois qu'elle avait essayé l'enfer, une putain prenait ses clients pour des anges du paradis. À ce moment-là, je faisais remarquer qu'il s'agissait d'une marchandise délicate et précieuse, je comptais vite l'argent et je rentrais chez moi.

Et chaque fois, les Maltais me demandaient quelle était la meilleure, celle avec qui, d'après eux, j'avais passé le plus de temps au lit. J'en indiquais une au hasard parce que je m'étais toujours bien gardé de me les baiser vu que j'étais le chef et que je ne voulais pas que des dynamiques négatives se développent dans le groupe. Le risque était que l'une d'entre elles se persuade d'être la favorite. En revanche, justement parce que j'étais le chef et bien que nous soyons associés à égalité, le jour où nous partagions l'argent du mois, je me faisais tailler une pipe par Nicoletta. Juste pour lui rappeler que c'était moi qui avais eu l'idée. L'affaire était d'un bon rendement, tout compte fait, une fois les frais déduits, j'arrivais à me mettre en poche environ cent mille euros par an, mais j'étais obligé d'investir une bonne moitié dans le restau, qui était devenu un puits sans fond. La crise, bien que la Vénétie se défende bien, se faisait sentir, et maintenir un haut niveau de qualité, avec tout ce personnel, me coûtait les yeux de la tête. Pour ne rien dire de la cave. À une époque où même ceux qui pouvaient se le permettre regardaient le prix des bouteilles, seuls les corrupteurs et les corrompus ne regardaient pas à la dépense quand il s'agissait de fêter le bon résultat d'une négociation. Et ils étaient exigeants. Surtout ceux qui, jusqu'à ce moment-là, n'avaient pas réussi à se retrouver à la bonne table et à se gagner le droit à une part de gâteau et qui étaient toujours les mieux renseignés sur le dernier vin à la mode. Je n'en étais jamais dépourvu.

Extrait de la publication

Pour rien au monde, je n'aurais renoncé à la Nena. C'était la preuve que ma vie avait changé pour toujours, la carte de visite pour occuper une place respectée dans la société. Grâce à Brianese et à un bon paquet d'argent pour payer ses honoraires, en 2000, j'avais obtenu ma réhabilitation et mon passé d'ex-terroriste condamné à la perpétuité avait été effacé. À la fin d'une longue histoire tourmentée, au cours de laquelle j'avais dû me démener beaucoup, j'étais devenu un honnête citoyen propriétaire d'un établissement à la mode dans le centre d'une ville vénète. Je votais et je payais mes impôts. Et à force de sourires, de cirage de pompe et de beaucoup de labeur, j'avais été accepté. J'étais l'un d'"eux". Mais pas un parmi tant d'autres. J'étais un gagnant. Un de ceux qu'on ne pouvait feindre de ne pas voir ou oublier de saluer.

Nicoletta répondit à la troisième sonnerie. Avec cette voix cassée par l'abus de cigarette, on avait toujours l'impression qu'elle venait à peine de se réveiller.

– Quand et où ? demanda-t-elle.

– Toutes les quatre et ce soir, pas besoin de se déplacer.

– D'accord. Je vais les préparer.

J'allai prendre la commande. Brianese avait déjà mis ses invités à leur aise et il était en train d'expliquer comment il pouvait intervenir et faire remporter quelques appels d'offre pour la réfection d'écoles et de casernes dans une région voisine. Quand je revins avec le vin, ils s'étaient déjà mis d'accord sur un pourcentage de trois pour cent et étaient en train de discuter des cadeaux aux fonctionnaires. Le directeur du service de l'immobilier avait fait savoir qu'il réclamait aussi l'entretien de son jardin pendant un an.

Au bar, je trouvai ma femme, Martina, qui m'attendait en faisant tourner son verre d'apéritif entre ses mains. Je lui souris et posai un baiser sur ses lèvres qui sentaient le Campari.

Extrait de la publication